

La belle et la bête
The Human Stain

André Lavoie

Volume 22, Number 1, Winter 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26035ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavoie, A. (2004). Review of [La belle et la bête / *The Human Stain*]. *Ciné-Bulles*, 22(1), 26-27.

La belle et la bête

PAR ANDRÉ LAVOIE

Au temps de sa présidence, Bill Clinton avait débarrassé la Maison-Blanche des agents de la CIA qui rôdaient dans les parages, dans le but sans doute d'accorder toute liberté de mouvement aux éventuelles stagiaires désireuses de faire des heures supplémentaires... Par contre, plutôt que de porter son attention sur les enquêtes sérieuses concernant de dangereux terroristes qui pouvaient frapper l'Amérique en plein cœur, le Président se régalaient des histoires d'alcôves des chefs d'État et des têtes couronnées qu'il avait bien sûr l'occasion de fréquenter.

Fallait-il que la décennie 1990 soit ennuyeuse et décadente à ce point pour que l'homme à la tête du pays le plus puissant du monde n'ait rien de mieux à faire? Il semblerait que oui, du moins à en croire le romancier Philip Roth qui, dans son roman *The Human Stain*, dresse le portrait d'une époque pas si lointaine où la rectitude politique tenait lieu de code moral et les potins sur les frasques présidentielles d'analyse sociopolitique. À travers la déchéance d'un homme, Coleman Silk, qui se bat contre les moulins à vent de l'intransigeance et qui brise les carcans d'un conformisme social dans

lequel il s'était volontairement enfermé, Philip Roth a fait le procès, subtil, de la vacuité de son pays et de son temps. Il n'épargne rien ni personne : déclin de la culture générale chez les jeunes, érosion de la rigueur intellectuelle dans les grandes universités américaines, apparition du Viagra pour apaiser les craintes sexuelles des *baby-boomers* vieillissants, ravages du racisme dans l'inconscient collectif des Afro-Américains, transgression du double tabou de la différence d'âge et de classe sociale dans un couple homme-femme, etc.

À partir de ce matériau, le roman de Roth se balade allégrement entre passé (les prospères et racistes années 1950) et présent (1998, en plein tumulte du scandale Bill Clinton-Monica Lewinski), tissant bien plus qu'un drame intimiste avec énigme (surprenante) à la clé mais une véritable fresque de la bêtise contemporaine. Devant cela, les possibles cinématographiques apparaissent inépuisables et quelque peu difficiles à comprendre. Une caractéristique qui n'est d'ailleurs pas seulement propre à *The Human Stain* mais à toute l'œuvre de Roth, qui compte pas moins d'une vingtaine de romans et très peu d'adaptations

« [...] Trop de vérité demeurait encore cachée.

« J'entendais par là la vérité sur sa mort, et non pas celle qui allait se faire jour quelques instants plus tard. Il y a vérité et vérité. Le monde a beau être plein de gens qui se figurent vous avoir évalué au plus juste, vous ou votre voisin, ce qu'on ne sait pas est un puits sans fond. Et la vérité sur nous, une affaire sans fin. De même que les mensonges. Pris entre deux feux, me disais-je. Dénoncé par les esprits intègres, vilipendé par les vertueux, puis exterminé par un fou criminel. Excommunié par ceux qui ont la grâce, les élus, les évangélistes omniprésents des mœurs du moment, et puis expédié par un démon brutal. Deux appétits humains se sont rejoints en lui. Le pur et l'impur, dans toute leur véhémence, mouvants, semblables dans le besoin de se trouver un ennemi. Les mâchoires de la scie se sont refermées sur lui, pensais-je. Il s'est fait trancher le cou par les dents acérées de ce monde. Ce monde d'hostilité. »

(ROTH, Philip. *La Tache*, coll. Du monde entier, Paris, Gallimard, 2002, p. 388)



Nicole Kidman et Anthony Hopkins dans *The Human Stain*.

The Human Stain

au cinéma¹, signe évident de sa complexité. Et aussi du fait que la sexualité constitue l'un des thèmes importants de son univers.

Tout comme le peuple américain avant qu'il ne développe une obsession pour le terrorisme, le cinéaste Robert Benton (**Kramer Vs Kramer**, **Places In the Heart**), assisté du scénariste Nicholas Meyer, s'amuse à regarder par le trou de la serrure... Il préfère lorgner du côté des tabous sexuels, des comportements scabreux, plutôt que de scruter les véritables enjeux du roman, et les aspects les plus problématiques de la société américaine, ceux concernant les rapports de classes, tout comme la question raciale. Dans **The Human Stain**, tout se cristallise autour de la relation torride entre le vieux professeur déchu (Anthony Hopkins) et une jeune femme sans instruction, douée pour le malheur, qui n'a pas besoin de la « sympathie » des autres. Au dire de Faunia Farley (Nicole Kidman), il suffit d'une bonne baise pour la rassurer, pour lui éviter ainsi de revoir sa vie parsemée de tragédies. « The action is the enemy of thought », répète-t-elle à Silk qui, Viagra et isolement social aidant, finit par se ranger à son avis.

Les mots, et leur poids symbolique, occupent une place considérable dans l'existence de Coleman Silk, et certains d'entre eux peuvent même se révéler fatals lorsqu'ils sont utilisés comme armes de destruction morale... En qualifiant trois étudiants de « spooks » (qui signifie « zombies ») parce qu'ils ne s'étaient jamais présentés dans sa classe, il ignorait faire un affront à de jeunes Afro-Américains qui ne rigolent pas avec les expressions à double sens. Et qui auront sa tête, aidés par des collègues envieux, faisant justement de lui un zombie dans cette petite communauté du Massachusetts, perdant sa femme, son statut social, sa dignité. Il n'a maintenant plus que pour seul ami un écrivain lui aussi isolé, Nathan Zuckerman (Gary Sinise), personnage qui revient dans d'autres romans de Roth et que l'auteur qualifie non pas d'*alter ego* mais d'*alter cerveau* ».

1. Philip Roth n'est guère choyé par le cinéma. On compte deux adaptations cinématographiques de ses romans (**Goodbye, Columbus** [1969] de Larry Peerce et **Portnoy's Complaint** [1972] d'Ernest Lehman) et une pour la télévision (**The Ghost Writer** [1984] de Tristram Powell). Le cinéaste australien Philip Noyce s'apprête à tourner le premier volet de la trilogie de Roth, **American Pastoral** (prévu pour 2005), qui se conclut avec **The Human Stain**.

C'est à travers lui, dans le roman comme dans le film, qu'est filtrée l'histoire de la chute de Coleman Silk, même si le scénariste Nicholas Meyer a préféré atténuer les digressions temporelles, insistant peu sur son passé de boxeur, décrivant davantage un amour perdu pendant ses années d'études à New York, élément déclencheur qui va pousser le jeune ambitieux à renier ce qu'il est pour devenir celui qu'il croit que la société américaine des années 1950 voudrait qu'il soit. Ce sont d'ailleurs les parties du film les plus réussies car les plus émouvantes, baignant dans une mélancolie, une lumière blafarde accentuant l'isolement et l'exclusion des personnages.

Et elles mettent en évidence tout ce que le reste du film n'arrive jamais à capter du roman de Roth puisque Robert Benton traque jusqu'à l'obsession le tandem Anthony Hopkins-Nicole Kidman comme si, forcé de rentabiliser leurs énormes cachets, il se croit obligé de livrer une sorte de « Dernier tango sur la côte Est ». Sans bien sûr l'audace charnelle, la perversité, et le réel abandon des deux vedettes, trop conscientes de leur image pour véritablement l'égratigner. Hopkins tente d'adoucir son accent *british*, Kidman porte une petite camisole rouge pour incarner la passion dévorante, et leurs ébats demeurent bien timides, adoucis par cette même rectitude que le cinéaste prétend dénoncer.

Voilà pourquoi **The Human Stain** n'est pas un film sur l'ère Clinton mais un film tout simplement clintonien, variation très polie sur le mensonge et la respectabilité sociale qui cherche davantage à nous séduire qu'à bousculer nos idées reçues, usant de stratégies convenues qui pervertissent constamment les audaces frauduleuses d'un homme obsédé par l'approbation d'une société raciste et hypocrite. Même chose pour la représentation graphique de la sexualité, d'une pudibonderie désolante : nous n'avons que faire d'une des plus belles stars hollywoodiennes de l'heure avec un vieil acteur anglais — défendant un personnage qui n'est jamais ce qu'il prétend être, soit un juif américain de race blanche... Tout comme Bill avec Monica : affirmer, du bout des lèvres, l'avoir fait sans (trop) y toucher... ■



Ed Harris dans **The Human Stain**.

The Human Stain

35 mm / coul. / 106 min / 2003 / fict. / États-Unis

Réal. : Robert Benton
Scén. : Nicholas Meyer, d'après le roman de Philip Roth
Image : Jean-Yves Escoffier
Mus. : Rachel Portman
Mont. : Christopher Tellefsen
Prod. : Gary Lucchesi, Tom Rosenberg et Scott Steindorff
Dist. : Vivafilm
Int. : Anthony Hopkins, Nicole Kidman, Gary Sinise, Ed Harris, Wentworth Miller, Jacinda Barrett